

Platon, *République*, livre X

« Poésie imitative » désigne toute forme d'art (pas seulement la poésie) qui se donne pour but la production du plaisir par l'imitation plus ou moins fidèle du réel. Selon Socrate, elle ne doit pas être tolérée dans une cité bien constituée.

— Ainsi, nous voilà bien fondés à ne pas le [le poète ou l'artiste imitateur] recevoir dans un Etat qui doit être régi par des lois sages, parce qu'il réveille, nourrit et fortifie le mauvais élément de l'âme, et ruine, de la sorte, l'élément raisonnable, comme cela a lieu dans une cité qu'on livre aux méchants en les laissant devenir forts, et en faisant périr les hommes les plus estimables ; de même, du poète imitateur, nous dirons qu'il introduit un mauvais gouvernement dans l'âme de chaque individu, en flattant ce qu'il y a en elle de déraisonnable [...].

— Certainement.

— Et cependant, nous n'avons pas encore accusé la poésie de plus grave de ses méfaits. Qu'elle soit en effet capable de corrompre même les honnêtes gens, à l'exception d'un petit nombre, voilà sans doute ce qui est tout à fait redoutable.

— Assurément, si elle produit cet effet.

— Ecoute et considère le cas des meilleurs d'entre nous. Quand nous entendons Homère ou quelque autre poète tragique imiter un héros dans la douleur, qui, au milieu de ses lamentations, s'étend en une longue tirade, ou chante, ou se frappe la poitrine, nous ressentons, tu le sais, du plaisir, nous nous laissons aller à l'accompagner de notre sympathie, et dans notre enthousiasme nous louons comme un bon poète celui qui, au plus haut degré possible, a provoqué en nous de telles dispositions.

— Je le sais, comment pourrais-je l'ignorer.

Mais lorsqu'un malheur domestique nous frappe, tu as pu remarquer que nous mettons notre point d'honneur à garder l'attitude contraire, à savoir rester calmes et courageux, parce que c'est là le fait d'un homme, et que la conduite que nous applaudissions tout à l'heure ne convient qu'aux femmes.

— Je l'ai remarqué.

— Or, est-il beau d'applaudir quand on voit un homme auquel on ne voudrait pas ressembler – on en rougirait même – et, au lieu d'éprouver du dégoût, de prendre plaisir à ce spectacle et de le louer ?

— Non, par Zeus ! Cela ne semble pas raisonnable.

— Sans doute, surtout si tu examines la chose de ce point de vue.

— Comment ?

— Si tu considères que cet élément de l'âme que, dans nos propres malheurs, nous contenons par force, qui a soif de larmes et voudrait se rassasier largement de lamentations – choses qu'il est dans sa nature de désirer – est précisément celui que les poètes s'appliquent à satisfaire et à réjouir ; et que, d'autre part, l'élément le meilleur de nous-mêmes, n'étant pas suffisamment formé par la raison et l'habitude, se relâche de son rôle de gardien vis-à-vis de cet élément porté aux lamentations, sous prétexte qu'il est simple spectateur des malheurs d'autrui, que pour lui il n'y a point de honte, si un autre qui se dit homme de bien verse des larmes mal à propos, à le louer et à le plaindre, qu'il estime que son plaisir est un gain dont il ne souffrirait pas de se priver en méprisant tout l'ouvrage. Car il est à peu de personnes, j'imagine, de faire réflexion que ce qu'on a éprouvé à propos des malheurs d'autrui, on l'éprouve à propos des siens propres ; aussi bien après avoir nourri notre sensibilité dans ces malheurs là n'est-il pas facile de la contenir dans les nôtres.

— Rien de plus vrai. [...]

— Et à l'égard de l'amour, de la colère et de toutes les autres passions de l'âme, qui, disons-nous, accompagnent chacune de nos actions, l'imitation poétique ne produit-elle pas sur nous de semblables effets ? Elle les nourrit en les arrosant, alors qu'il faudrait les dessécher, elle les fait régner sur nous, alors que nous devrions régner sur elles pour devenir meilleurs et plus heureux, au lieu d'être plus vicieux et plus misérables.

— Je ne puis que dire comme toi.